

Après la parution de
«*La barbarie douce*» de Jean-Pierre Le Goff
aux Éditions La Découverte

Lettre ouverte à Jean-Pierre Le Goff

Réplique d'un «doux barbare» à un polémiste approximatif

Comment ne pas se sentir agressé par votre livre «*La barbarie douce*» (Éd. La Découverte) quand on a lutté depuis des décennies pour la modernisation de l'école, avec le seul souci de prendre en compte les évolutions sociales et des techniques récentes (que les plus traditionalistes intègrent à leur vie quotidienne), sans fétichisme pour la nouveauté mais sans juger plus vénérable de rester rivé aux pratiques séculaires. C'est pourquoi j'ai voulu vous donner la réaction d'un «sans-grade», parmi des milliers d'autres qui ont vécu les transformations de l'école ailleurs que dans un laboratoire de sociologie.

Celui qui prétend pourfendre la «pensée chewing-gum» devrait d'abord considérer l'histoire autrement que comme une mélasse où ne surnageraient que le tourbillon de mai 68 et le double septennat de F. Mitterrand. Croyez-vous vraiment que le lycée napoléonien et l'école de J. Ferry n'avaient subi aucune modification avant 1981 ? D'accord, le plan Langevin-Wallon avait été fourré au placard, l'expérience des classes nouvelles secondaires étouffée. En revanche, sans doute avez-vous entendu parler des réformes Fouchet et Haby. Si votre mémoire ne peut remonter aussi loin, peut-être avez-vous connu les précédentes cohabitations. La fac Pasqua, les avatars du projet Devaquet et la tentative de déverrouiller la loi Falloux, concernant l'aide à l'enseignement privé, vous éviteraient d'amalgamer toutes les politiques scolaires sous le sceau d'un même libéralisme.

Sur le plan des idées mettant en question la pédagogie ancienne, vous n'avez perçu que le «Summerhill» de Neill et «la société sans école» d'Illich. Sans être chauvin, peut-on vous rappeler qu'en France il existe depuis trois-quarts de siècle des mouvements pédagogiques militants qui ont à la fois oeuvré et laissé des traces écrites ? Rejetant la manie des citations et autocitations qui caractérise votre culture morcelée que vous voulez perpétuer, je vous renvoie à leurs livres. Vous pourriez déjà en trouver dans les archives de votre éditeur (à l'époque où il portait encore le nom de F. Maspéro). Le

malaise naît souvent de la confusion des relations au passé : le serment d'Hippocrate reste un exemple de déontologie médicale, mais on verrait mal un médecin actuel se contenter de son oeuvre écrite. Le vrai modernisme ne peut ignorer ses racines, mais il serait aberrant de rester cramponné au passé par l'angoisse du présent.

De votre livre, construit sur des bases aussi approximatives, il ne reste qu'un titre slogan pouvant tout juste rallier dans un poujadisme scolaire des collègues déboussolés. Il serait pourtant plus utile de leur rappeler que nul n'est plus désorienté que celui dont la boussole a été verrouillée par des certitudes dogmatiques qui ne lui permettent plus d'autre navigation qu'au fil des courants dominants.

Abandonnant aux utopistes la prétention de cartographier l'avenir, il suffit, pour s'engager dans l'aventure éducative, de savoir d'où l'on vient vraiment et où l'on a décidé d'aller. Oui, bien avant 1989, nous avons placé les jeunes au centre du processus d'éducation. Notre passion pour les savoirs n'occupe que le second rang, sinon nous travaillerions dans des bureaux plutôt qu'au milieu des jeunes. Mais soyons clairs, ceux-ci ne représentent pour nous ni un troupeau que l'on guide, ni un gibier que l'on piège, mais des personnes que l'on respecte et que l'on aide dans leur conquête de l'autonomie par l'acquisition de maîtrises diverses.

Votre dénonciation de la recherche de l'autonomie est surréaliste. À la béatitude de l'ordre traditionnel succéderait, selon vous, l'angoisse d'être sommé de se montrer autonome (consultez donc les pédiatres pour savoir d'où leur viennent les enfants malades de l'école). De toute façon, la sommation est la seule alternative autoritariste au laisser-faire. Nous préférons l'incitation continue grâce à une autre organisation éducative. Il faut n'avoir jamais eu la responsabilité de très jeunes enfants (y compris en vacances) pour ignorer que, dès cet âge, ils aspirent à l'autonomie dans leurs actes quotidiens et le choix de leurs activités.

C'est vrai, notre objectif n'est pas de former

prioritairement des sujets obéissant aux ordres supérieurs (pour aboutir à de futurs Papon ou miliciens de Milocevic), mais des êtres responsables, ayant appris à choisir et à ne pas prétendre tout vouloir en même temps. Quand on vous entend fustiger le «nouvel individualisme», comment ne pas vous demander qui l'exacerbe le plus : les enseignants qui ne cultivent que la compétition individuelle des notes et des concours ou ceux qui introduisent à l'école la vie coopérative et le travail d'équipes ?

Nous serions prêts de nous associer à votre critique des évaluations émiettées. Néanmoins, la condamnation est mal venue de ceux qui préconisent des apprentissages morcelés débouchant sur une évaluation globale (la réussite ou l'échec total à l'examen ou au passage de classe). Nous prenons en compte la globalité des apprentissages et, pour nous, la diversité souhaitable des grilles d'évaluation ne doit surtout pas se transformer en bachotage d'objectifs ponctuels.

J'ai cherché des propositions claires de ce que vous souhaitez pour l'école, je n'ai trouvé que celle-ci : « *À l'inverse de la démagogie égalitariste, une réelle démocratisation de l'enseignement passe par la reconnaissance de la diversité et de l'inégalité des capacités des jeunes...* » Sans vouloir vous vexer, j'avais déjà lu cette revendication au cours des années 70 dans les écrits sur l'école de la Nouvelle Droite (demandez donc à Madelin, il la connaît mieux que moi).

Nous pourrions souscrire à votre conseil de contester les discours incompréhensibles (vous ajoutez : « *si possible avec humour* », ce qui n'est pas la qualité dominante de votre camp). Pourtant j'attire votre attention sur la non-réversibilité qui caractérise l'esprit de caste. Quand le commun des mortels ne comprend pas, on prétend que c'est par insuffisance d'effort ou manque d'intelligence ; quand les gens de caste ne comprennent pas, c'est la preuve qu'il n'y a rien à comprendre. Toute l'histoire culturelle est jalonnée par ces disqualifications systématiques : les gens de « qualité » ne se contentent pas de critiquer, ce qui est légitime, ils proclament que les novateurs se moquent du monde tout en mettant en péril la civilisation. Les croisades contre la barbarie ne se limitent pas hélas ! aux systèmes totalitaires qui ont traqué naguère le « *cosmopolitisme décadent* » ou la « *culture dégénérée* », elles contaminent des gens, parfois estimables par ailleurs, dont les certitudes passées engendrent une consternante myopie.

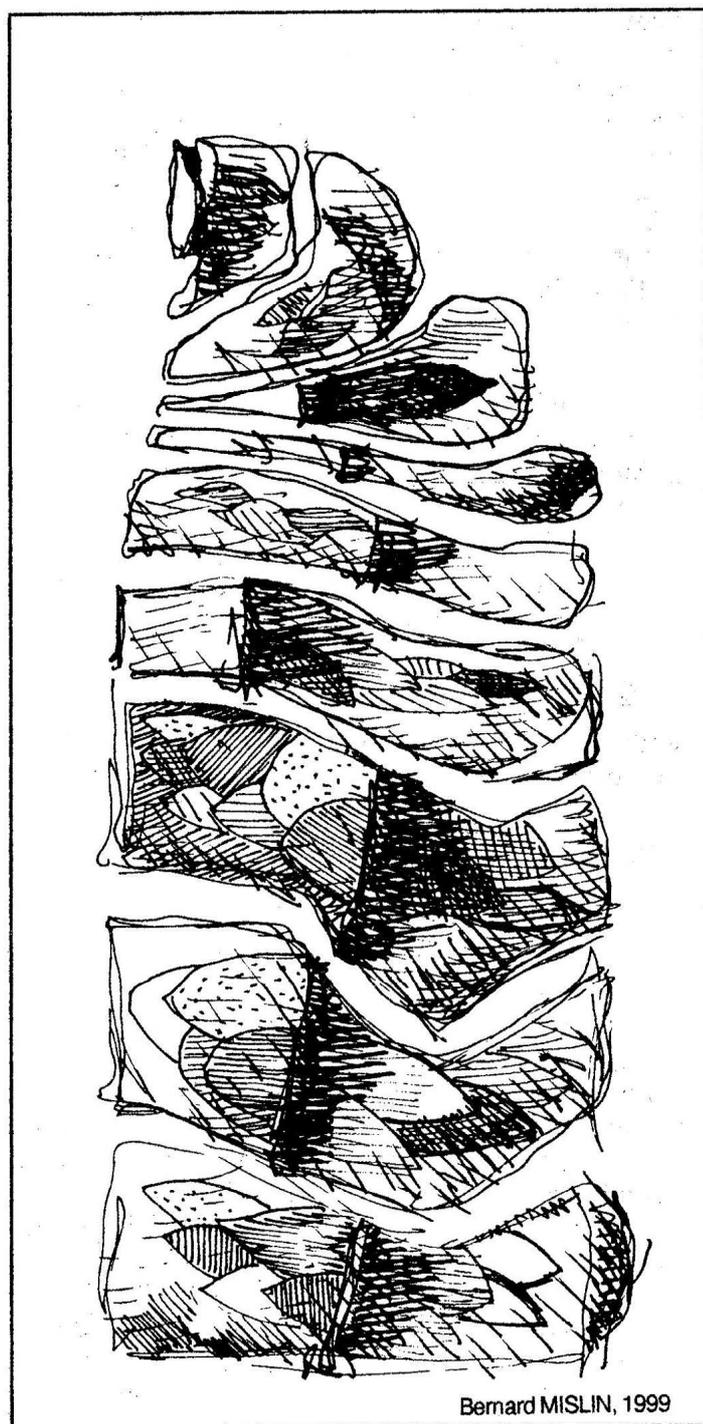
Vous n'êtes pas le premier à attaquer avec cette outrance le modernisme pédagogique. Dès 1950, sous l'égide de Jdanov, Freinet était cloué au pilori de l'antiprogressisme par des universitaires staliniens. On les aurait oublié si l'un d'eux ne s'illustrait maintenant dans la négation du génocide juif. Qui se souvient des accusateurs ayant naguère qualifié la pédagogie d'alibi, d'illusion, voire de mystifi-

cation ? Qui a pris au sérieux le sombre complot syndicalo-associatif contre les savoirs, dénoncé par un proche de J.-P. Chevènement ?

N'étant pas homme de mépris, même pour ceux qui ne partagent pas mes idées, j'ai peine à vous retourner d'un revers l'accusation d'insignifiance dont vous faites un si grand usage. Je laisserai donc l'histoire faire rapidement le partage. Car elle a toujours un sens, voyez-vous.

Michel BARRÉ
août 1999

Ce texte peut être reproduit librement à la condition d'en respecter l'intégralité qui seule lui donne un sens. (Michel BARRÉ
20 rue Percière 76000 Rouen)



Bernard MISLIN, 1999